

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

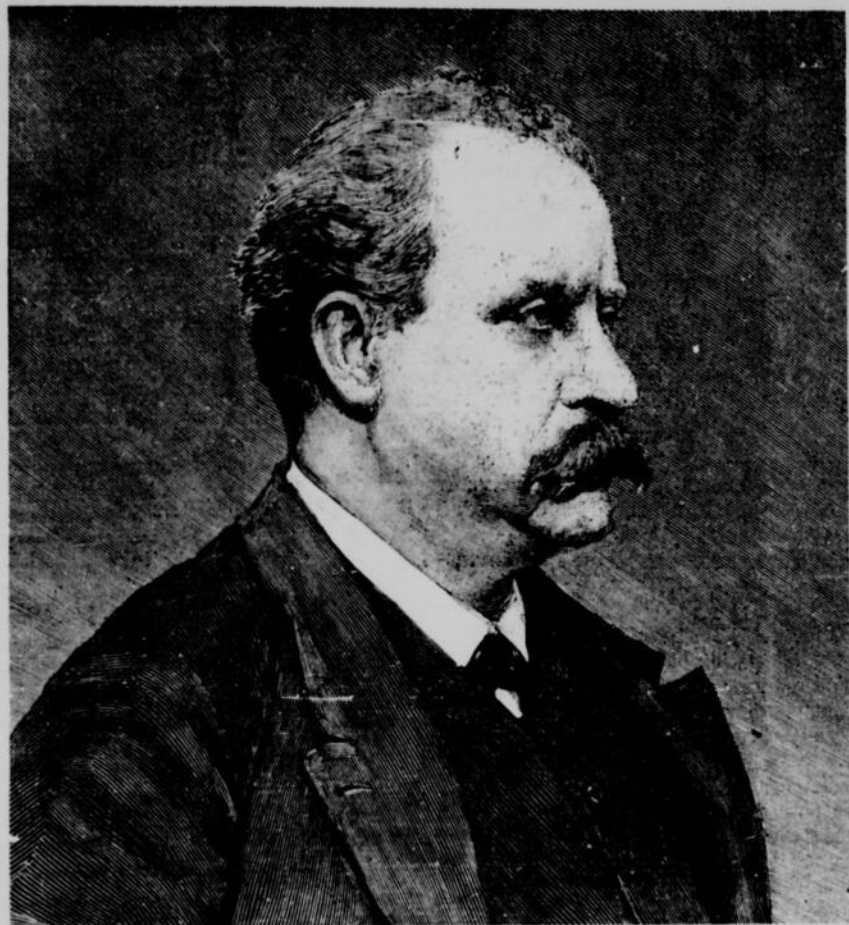
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 529—SAMEDI, 23 JUIN 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. EUGÈNE TURPIN



LES CADETS DU COLLÈGE SAINTE-MARIE, VAINQUEURS DU CONCOURS—Photo. J. N. Laprès
MONTRÉAL.—LE CONCOURS DES CADETS POUR LE DRAPEAU DU DUC DE CONNAUGHT

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 23 JUIN 1894

SOMMAIRE

TEXTES.—Chronique, par Catherine Parr.—Julien de Kéra-
deec, par Benjamin Sulte.—Concours des cadets,
(avec gravures).—M. Eugène Turpin.—Notes et im-
pressions.—Poésie: Me croiriez-vous, par Albert
Ferland.—Nouvelle inédite: Un drame ignoré, par
Pedro.—Carnet du MONDE ILLUSTRE.—Primes du
mois de mai.—Un conseil par semaine.—Poésie:
L'herbe pauvre, par Jules Joly.—La folie du doc-
teur, par Léon Berthaut.—Faits scientifiques.—Les
corbeaux, par Albert Monnot.—Récit d'un mission-
naire.—Mots pour rire.—Le coin des enfants: Les
deux roses; Une agréable surprise; Trois couverts
et quatre convives, par Marie-Joseph Bidal; Jolis
mots d'enfants.—Le jeu d'Echecs et de Dames.—Choses
et autres.—Feuilletons: Le secret d'une tombe,
par Emile Richebourg; Les mangeurs de feu, par A.
Jasoliot.

GRAVURES.—Portrait de l'inventeur Turpin.—Mont-
réal: Le concours des Cadets pour le drapeau du duc
de Connaught; Les Cadets du collège Sainte-Marie,
vainqueurs du concours; Les Cadets du Mont Saint-
Louis; Les Cadets Ecossois; Les Cadets du Mont
Saint-Louis dans les exercices physiques.—La fanfare
de la police de Montréal.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs
mêmes l'escompte ou la commission que d'autres
journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite,
parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les
primes mensuelles que notre journal peut, de cette
sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre
de 94; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un
des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15,
\$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du
MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour éga-
liser les chances tous sont mis sur le même pied de
rivalité; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois,
par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours
qui suivront chaque tirage.

AVIS

Notre agent, M. P. Henri, fait actuellement sa
tourné. Il est muni de notre autorisation, et
nous espérons que le public lui fera bon accueil et
lui continuera son patronage.

L'ADMINISTRATION.



TOUT le monde sait que les
femmes ne veulent jamais
être vieilles; mais toutes
n'ont pas l'esprit d'une
très aimable vieille dame
qui ne parle jamais du
nombre de ces années,
tout en ne cherchant pas
à les cacher.

On la taquinait amica-
lement, un de ses soirs,
sur sa manie de ne jamais
dire son âge à personne.

—Je ne le sais pas, ré-
pondait-elle en riant.

—Allons donc, ce n'est pas vous qui pouvez avoir
une telle ignorance, et vous savez trop bien com-
pter pour cela....

—Oui, certes, répondit-elle; je sais compter
pour les choses qui ont besoin d'être comptées, et
je compte mon argent, mes bijoux, mes revenus,

etc., etc., toutes choses que l'on peut perdre ou qui
peuvent vous être volées; mais comme je suis bien
certaine que l'on ne me prendra point mes années,
et que rien au monde ne peut me les faire perdre,
j'ai perdu, moi, l'habitude de les compter, et je ne
m'en souviens plus.

Tout le monde s'est mis à rire, et j'ai entendu
dire, dans un coin du salon:

—Quand on a autant d'esprit que cela, on est
toujours jeune.

* * Je viens d'entendre raconter une singulière
histoire sur une demande de divorce, qu'un mari
voulait intenter contre sa femme. Elle a été ra-
contée par l'avocat même consulté à cet égard.

—Voici, dit-il, la très remarquable lettre que
j'ai reçue.

«Monsieur, la première fois que j'ai rencontré
ma femme dans le monde, j'ai été frappé par sa
grâce, sa beauté, sa douceur, et je n'ai pas tardé à
en devenir passionnément amoureux. J'avais été
élevé avec mes sœurs qui s'occupaient, comme
beaucoup de jeunes filles désœuvrées, du langage
attribué aux fleurs, et je trouvais amusant et origi-
nal de l'employer pour déclarer mon amour à Hen-
riette.

«Je lui envoyai donc un bouquet composé de:
—Souci, tourment; bluet, mélancolie; tulipe,
déclaration; bouton d'or, amour constant.

Elle me répondit en m'envoyant un autre bou-
quet composé de:

—Violettes modestie - coquelicot, reconnaissance;
marjolaine, bonheur; aillet, sentiment; lilas, pre-
mière émotion du cœur.

Immédiatement je lui renvoyai en échange:

—Amarante, immortalité; myrthe, amour.
Elle garda mon myrthe, c'était clair. Alors je
renvoyai:

—Giroflée, beauté durable; anémone, candeur;
lis, pureté. Elle me répondit par: renoué, im-
patience.

Cette petite correspondance amena promptement
notre mariage; et, deux mois plus tard, nous dé-
posions dans un vase, sur la cheminée, une belle
branche de lierre, amitié.

Nais hélas! tout ne devait pas être rose pour
nous!

A la branche de lierre succéda bientôt le muguet
indifférence; puis le réséda, bonheur passager.
Enfin, ma femme ne tarda pas à porter toujours
un bouquet composé de narcisses, amour de soi-
même; pied d'alouette, légèreté, et amarylles, co-
quetterie. Dès lors mon cœur fut rempli d'absin-
the, amertume, et de basilic, aversion.

Vous voyez, monsieur, que nul plus que moi n'a
le droit de demander et d'espérer le divorce!

—Qu'avez-vous répondu? demanda-t-on à l'avo-
cat.

—J'ai envoyé à mon nouveau client une bran-
che d'olivier, paix; et de grande lunaire, réconci-
liation. Mon bouquet a-t-il réussi?—Je l'ignore
encore.

* * Les hommes ne sont pas toujours galants
et aimables; mais quand ils ont tant d'esprit, on
leur permet d'écrire, et on les laisse dire.—Voici
donc ce que certain soir, écrivit sur l'abau d'une
dame, qui collectionne des poésies, un poète que
les uns disent charmant, que les autres suppor-
tent.... en riant.

LA FEMME

La femme, dans l'enfance est une fleur charmante,
Cultivons-la.
Dans son adolescence une barque flottante,
Arrêtons-la.
Dans un âge plus mûr une compagne aimante,
Adorons-la.
Dans la vieillesse hélas! une charge pesante,
Supportons-la.

Aussitôt, tout le monde s'approcha pour enten-
dre la lecture du bouquet à Chloris, et une vieille
dame, après avoir entendu, s'écria avec une em-
phase comique, comme le fait Alceste après la lec-
ture du sonnet d'Oronte:

—La chute en est jolie, amoureuse, admirable!

Lequel avait le plus d'esprit du poète ou de la
vieille dame?

* * Dans l'une de mes causeries, je ne sais la-
quelle, j'engageais les femmes à rester simplement
loyalement ce que la nature les a faites, sans cher-
cher à tromper par des moyens faux, qui ne trom-
pent personne.

J'ai reçu il y a quelques jours, la visite d'une
dame, qui eût pu être charmante, mais que sa
figure irritée changeait en véritable furie.

—Je viens vous demander pourquoi, madame,
me dit-elle sans préambule, vous me désignez ainsi
dans vos chroniques, de façon à ce que tout le
monde m'a reconnue, dans un portrait où vous par-
lez de femmes qui cherchent à tromper par de fau-
sese apparences?

J'ai eu beau protester de mon innocence, et m'ex-
cuser en disant que mes portraits ne sont que des
généralités, je n'ai pu apaiser ma visiteuse, qui est
restée furieuse contre moi et contre tous les jour-
naux.

Cela m'a rappelé l'histoire de ce domestique, à
qui son maître avait donné un soir un billet de
théâtre.

Le domestique vit jouer une pièce dans laquelle
se trouve un serviteur mal appris qui met, pour
aller au bal, les pantalons et les gilets de son
maître.

Le malheureux domestique arrive, le lendemain
matin, tout effaré auprès de M. X. en s'écriant:

—O monsieur! Pardonnez-moi, je ne l'ai fait
qu'une fois, je vous le jure!

—Quoi? Qu'avez-vous fait une fois? demande
le maître qui avait donné le billet de théâtre.

—Croyez-vous que je n'ai pas compris, monsieur,
que c'était une leçon, que vous aviez voulu me
donner? Mais, soyez tranquille, je ne recommen-
cerai plus!

Si ma visiteuse en colère, pouvait aussi ne plus
recommencer!

Mais je ne puis m'empêcher de penser:

Quelle bonne chose que ces portraits, puisque
chacun s'y regarde, et s'y reconnaît!

CATHERINE PARR.

JULIEN DE KÉRADEC



PUISQUE vous me demandez, dans
LE MONDE ILLUSTRE du 25
mai dernier, ce que j'ai ap-
pris sur Julien de Kéra-
dec, je vous dirai que, vers l'an-
née 1860, j'eus connaissance
d'un Français de ce nom, qui
était au service d'une compa-
gnie forestière, et je ne tar-
dai pas à le rencontrer sou-
vent.

Il s'était d'abord engagé comme simple bûcheron
pour travailler dans un chantier du haut Saint-
Maurice, mais un jour que le surveillant ou ins-
pecteur en charge des chantiers de la maison
Baptist était à la recherche d'un homme sachant
l'écriture et le calcul, Julien se présenta et, en
quelques minutes, lui fit comprendre qu'il était
aussi instruit qu'intelligent. Par conséquent, on
lui enleva sa hache et on l'arma de la plume de
secrétaire et teneur de livres.

Il eut alors occasion de descendre aux Trois-
Rivières et de faire apprécier ses excellentes qua-
lités par nombre de personnes; mais ni la vie de
bureau, ni celle de la ville ne pouvaient lui con-
venir; il était né pour l'isolement au milieu des
grands bois.

A la façon de l'homme primitif, il obtenait, par
la chasse et la pêche, ses trois ou quatre repas
quotidiens. Le moindre abri lui suffisait. Pourvu
qu'il fut libre de ses heures, entouré de montagnes,
de forêts, de rivières et de lacs, son cœur était dans
la jubilation.

Le culte de la nature s'élevait chez lui au-dessus
de la richesse, des titres et même de la compagnie
des hommes.

D'année en année, on le voyait aborder les
Trois-Rivières, rempli de la bonne et franche

gaité qui le faisait ressembler momentanément à un citadin répandu dans le monde.

Peut-être que, en ces occasions, il se lédomma-geait du silence prolongé qu'il avait dû tenir au sein de la vie solitaire.

Je ne doute nullement que, par la suite des temps, la légende de Julien de Kéradec ne prenne, sous une forme quelconque, sa place au foyer des habitants qui vivront dans les lieux où cet homme étrange a promené ses rêveries.

Le peuple ne s'imagine pas qu'il existe des indi-vidus revêches aux lois et conditions de l'existence sociale et par suite il est prêt à accepter comme des êtres en dehors du genre humain ceux qui s'é-loignent du commerce de leurs semblables pour se plonger dans les profondeurs des bois ou s'enfouir dans les montagnes.

Julien était de taille moyenne, trapu, la figure franche avec de beaux traits, l'œil vif, le sourire aux lèvres, la parole claire, la diction facile et l'a-bord de toute sa personne digne et cordial. Il était aimé de ceux qui le connaissaient.

Plusieurs fois j'ai eu la preuve qu'il avait fait d'abondantes lectures et qu'il possédait une mé-moire exercée.

Il ne m'a jamais raconté sa jeunesse, mais il affirmait venir de la Bretagne, ce qui du reste était visible à son accent.

Je suis persuadé qu'il n'y a pas eu dans sa car-rière de ces faits mystérieux, qui l'auraient obligé à partir de France, sauf peut-être un amour con-trarié. En ce cas, il se serait retourné vers un plus grand amour encore, mieux approprié à son tempérament, — je veux dire les bois et la jouis-sance de la vie indépendante.

Néanmoins, je ne prétends pas dire qu'il a vécu comme un ours dans sa tanière et fuyant le monde civilisé. Tout en plaçant son quartier gé-néral au lac des Pins, il était agent des marchands de bois et voyait beaucoup de monde dans cette partie du Saint-Maurice, l'hiver surtout, lorsque les chantiers sont en pleine activité.

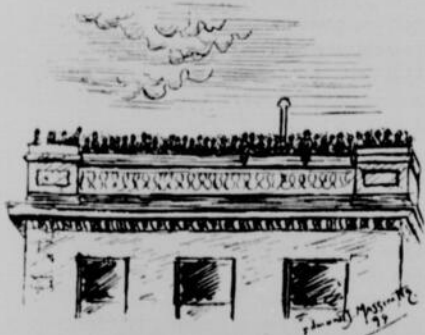
Si je connaissais l'adresse de sa famille, en France, je lui enverrais le présent article.

Benjamin Siltz

CONCOURS DES CADETS
(Voir gravures)

Nos lecteurs se rappellent, sans doute, que le duc de Connaught, lors de son passage à Mont-réal, il y a de cela bientôt trois ans, exprima au maire McShane son intention de mettre au con-cours tous les ans, pour les cadets, un magnifique drapeau qui serait ainsi pour eux un sujet d'ému-lation, et pour lui un tribut d'admiration payé à nos jeunes miliciens.

L'an dernier, les cadets des Jésuites remportè-rent d'emblée le drapeau, et cette année, quoique de nouveau vainqueurs, ils sont forcés d'avouer cependant que la victoire a été chèrement achetée.



Le toit de l'aile gauche du palais de Justice

Le 8 juin dernier, dans l'après-midi, par une température des plus favorables, une foule énorme se pressait sur le Champ-de-Mars. Les fenêtres de l'Hôtel de Ville et du Palais de Justice, les

toits des maisons voisines et même celui de l'aile gauche du temple de Thémis, jusqu'aux poteaux de la lumière électrique, tout était rempli de spec-tateurs anxieux de connaître le résultat du con-cours. Les uns pariaient pour les cadets des Jé-suites, les autres pour ceux du Mont Saint-Louis, mais très peu pour les cadets Ecossois.

A deux heures, les invités prirent place sur des sièges placés au pied des gradins. Nous avons remarqué parmi les invités, Son Honneur le maire Villeneuve et Mme Villeneuve, le lieutenant-colonel d'Orsonnens, D. A. G., le lieutenant-colonel Hough-ton D. A. G., le lieutenant-colonel Fletcher, C. M. G., le lieutenant-colonel Prévost, le lieutenant-colonel Stevenson, le lieutenant-colonel Turnbull, le capitaine Frenette, le sergent-major Roy, le lieutenant Beau-champ, le capitaine P. Trudel, le capitaine Fendlay, le capitaine Leslie, le lieutenant Collins, de l'artillerie de garnison, Mme Théo. Doucet, l'échevin et Mlle Farrell, l'échevin Robert, Mlle et l'honorable H. Mercier, Mme Desmarteau, Mlle Lacoste, le che-valier Gustave Drolet, M. D. Parizeau, M. P. P., M. Chs Desmarteau et Mme Desmarteau, M. Chs A. Wilson, les Rév. Pères Jones, Devlin et Garceau, jésuites, les Rév. Frères de Sainte-Croix et plu-sieurs autres citoyens.



Faisceaux d'armes

évolutions militaires. Leur capitaine, M. D'Odét d'Orsonnens, fils du commandant de l'Ecole mili-taire de Saint Jean, de sa voix forte et sonore, les dirigea avec une habileté remarquable et une pré-cision étonnante. La foule, par ses applaudisse-ments répétés et ses hourrahs prolongés, prouva son admiration à ces jeunes soldats.

Après eux arrivèrent les cadets du Mont Saint-Louis, dont les nouveaux uniformes ajoutaient à leur allure martiale. La foule les accueillit avec le même enthousiasme et admira la tenue mar-chiale de ces jeunes soldats. Leur capitaine, M. M. Sul-livan, qui conduisait les manœuvres avec l'habileté et l'expérience d'un officier régulier, peut être fier de sa compagnie et doit espérer que, l'an prochain, elle remportera enfin le drapeau pour lequel elle aura tant travaillé.

Ensuite les ca-dets Ecossois vin-rent faire leurs évolutions ; mais ils furent encore plus faibles que l'an dernier.

Enfin, la com-pagnie No 2 des Jésuites, compo-sée de petits bons-hommes, pas plus hauts que leur carabines, vint manœuvrer avec un entrain remar-quable.

Le concours était terminé, et vraiment, on ne pouvait, des ca-dets des Jésuites ou des cadets du Mont St-Louis, dire lesquels avaient remporté le drapeau.

C'est alors que l'excitation par-vint à son comble, et, malgré les poli-ciers, on rompaît partout les rangs afin d'entendre la décision du

Quand les points eurent été comptés par le colo-nel Aylmer, le maire Villeneuve, le lieutenant-colonel Stevenson et le lieutenant-colonel d'Or-sonnens, et que le résul-tat fut fixé par eux, Mme Villeneuve prit le drapeau et le remit au capitaine d'Odét d'Orson-nens, de la compagnie No 1 des cadets des Jé-suites.



Une arrestation

L'enthousiasme attei-gnit alors son plus haut degré, et la foule ne cessa d'applaudir.

Aussitôt que le calme se fut un peu rétabli, Son Honneur le maire Villeneuve adressa la parole à tous les cadets et les complimenta sur leur tenue et sur la précision de leurs manœuvres.

Après plusieurs hourrahs pour le duc de Con-naught, pour la reine et pour le colonel Aylmer, juge du concours, la foule se dispersa et les cadets regagnèrent leurs quartiers.

Nous avons oublié de mentionner que la nou-velle fanfare de la police a joué pendant tout le concours ; ce corps de musique est déjà un des meilleurs que nous ayons à Montréal et MM. Hardy et Cordenier peuvent être fiers du succès de cette fanfare qui est leur œuvre.

M EUGENE TURPIN
(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui, en première page, le portrait de l'inventeur Turpin, qui vient d'attacher son nom à un nouveau scandale. Il y a trois ans, à la fin de mai 1881, il passait en justice et était condamné à deux années d'emprisonnement à la suite de la publication du pamphlet intitulé : *Comment on a vendu la mélinite*.

Mais le scandale d'antan n'est rien en compa-raison de celui qui vient d'éclater, grâce aux révé-lations d'un journal parisien, et qui a causé en France une émotion considérable.

L'acte dont l'inventeur Turpin viendrait de se rendre coupable serait un véritable crime de lèse-patrie. Découragé par les difficultés, les humili-ations et les rebuffades, réduit à la misère, exaspéré par l'indifférence et l'injustice du gouvernement, il aurait vendu à un pays ennemi, l'Allemagne, le secret d'une invention sans précédent.

Il ne s'agirait rien moins que d'un engin d'appa-rence modeste, de maniement facile, et qui per-mettrait de pulvériser à distance des corps d'ar-mée, de détruire des forteresses et de rendre pour ainsi dire impossible toute résistance.

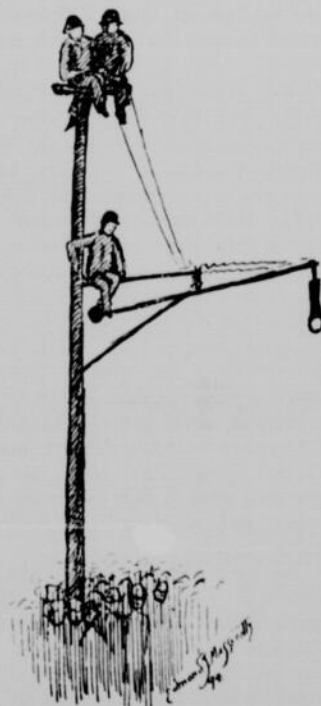
A quelles justes proportions doit-on réduire cette affaire si retentissante ? De quelle invention au juste s'agit-il ? Est-ce d'une machine de guerre redoutable ou d'une simple imagination ? Le secret en a-t-il été réellement vendu ? N'y a-t-il là, comme en émettent l'idée plusieurs feuilles très sérieuses, qu'une gigantesque réclame destinée à créer un mouvement d'opinion et à attirer sur l'inventeur l'attention des pouvoirs publics ? Si, comme nous l'espérons sans trop oser le croire, cette dernière hypothèse est la vraie, il n'en restera pas moins établi que de terribles responsabilités seraient en-courues par ceux qui, pour des considérations faciles, refuseraient d'étudier avec le soin le plus minutieux toutes les propositions, même les plus extravagantes en apparence, qui leur sont faites pour assurer le salut de la patrie.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Français de Paris est bien meilleur qu'il ne veut le paraître.—Capt. DEVILLE.

Nos qualités disposent ceux qui nous approchent à nous aimer, et la foule jalouse à nous haïr.—Ls AIGOIN.

Il y a des gens qui passent leur vie à oublier de vivre : leur existence n'est qu'un lent suicide.—G.-M. VALTOUR.



Dans les poteaux de la lumière électrique



ME CROIRIEZ-VOUS ? ...

AUX JEUNES FILLES

Prometteur de féeriques choses,
Le monde en ses salons bruyants,
Rieur et sous des aspects roses,
Vous charme à ses propos galants
A ses fêtes il vous invite
Pour vous flatter par des mots doux ;
Si je disais : Fuyez le vite !
Oh ! fuiriez-vous ? ...

De ceux qui vous content fleurette
Si je disais, douces enfants,
Que nul n'a la bouche discrète,
Et que leur grands airs triomphants,
Le flux de leurs vaines paroles
Et leurs gaités et leurs courroux
Est le propre des têtes folles,
Me croiriez-vous ? ...

Aussi naïves que gentilles,
Vous ne redoutez pas assez
Ceux qui se disent, jeunes filles,
Epris de vos beaux yeux baissés.
Si je disais, ô jouvencelles,
Que les plus d'ingénu de tous
Sont ceux qui vous trouvent si belles
Me croiriez-vous ? ...

Quand s'illuminant d'un sourire,
L'œil en coulisse et bouche en cœur,
Votre ami s'empresse de dire
Le serment le plus enchanteur,
Pour vous faire croire qu'il aime,
Si je disais qu'à vos genoux
Il a ri de vous en lui-même,
Me croiriez-vous ? ...

Oubliant qu'il est des caresses
Qui parfois font mourir les fleurs,
Vous permettez dans vos tendresses
Que l'on baise vos fronts rêveurs,
Si je vous disais que la femme,
Dans ces embrassements si doux
A très souvent terni son âme,
Me croiriez-vous ? ...

Albert Pérland



UN DRAME IGNORE

I



pas manquer de pain aux derniers jours du mois ; mais la paix était si profonde, l'on s'aimait tant dans ce petit cottage blanc qu'ils habitaient depuis plusieurs années, que les gens qui les connaissaient étaient presque jaloux de leur bonheur.

Ils avaient deux enfants, les époux Laurin ; un fils, Georges, et une blonde fillette qui s'appelaient Berthe. Jolis et intelligents comme deux chérubins, ils étaient la joie du foyer et l'espoir de l'avenir qui apparaissait tout ensoleillé à ce père et à cette mère endormis dans leur quiétude.

Le réveil devait être terrible. Un jour que Laurin s'en allait à son travail, passant sur la voie ferrée, une locomotive l'avait frappé, le projetant à plusieurs pieds de distance.

Des camarades, qui l'avaient vu trop tard pour le prévenir, vinrent à son secours, mais toutes tentatives pour le ramener à la vie furent vaines. Il était mort.

L'annonce de cette fatale nouvelle fut un rude coup pour la veuve et les pauvres orphelins. On pleura longtemps le père bien aimé, l'époux dévoué. Puis vint le calme qui succède aux grandes douleurs, supportées avec la résignation chrétienne.

L'on se reprit à vivre dans la villa blanche ; l'enfance oublie vite et une mère vit tant par ses enfants.

Tout d'abord, on avait eu peur de la misère, mais un petit héritage arrivé à point avait permis à Mme Laurin d'élever ses deux enfants et de leur faire donner une éducation un peu supérieure à celle des gens de leur classe. Doués tous deux de réels talents, ils avaient fait l'orgueil de leur mère en rapportant chaque année des faisceaux de prix et de couronnes, preuves de leur bonne volonté et de leur conduite régulière.

A dix-neuf ans, Georges avait un emploi dans un grand établissement commercial. Il va sans dire que ses services étaient à peine rétribués ; dans le commerce, il est si difficile et il faut tant de temps pour obtenir un salaire convenable.

Cependant, Georges apportait chez sa mère, où il continuait de demeurer, les quelques dollars qu'il gagnait et le ménage, sans être riche, semblait jouir d'une honnête aisance. Cela ne suffisait pas pour la nature généreuse du brave jeune homme, il aurait voulu de suite un salaire d'homme pour pouvoir donner à sa mère et à sa sœur qu'il adorait, un foyer plus confortable, des habits plus riches, mettre enfin un terme aux privations qu'il avait conscience que sa mère s'était imposées pour lui et sa sœur.

Il rêvait un petit paradis terrestre où ils auraient vécu heureux tous trois, sans souci du présent ni de l'avenir, mais l'argent manquait, et il en gagnait si peu.

Bien des fois, il avait tenté d'obtenir une position plus lucrative, ses efforts avaient été inutiles, il avait fini par se laisser et par prendre patience. Avec le temps, il monterait les degrés de l'échelle des salaires et alors, il donnerait suite à ses projets d'un bon fils. Quoique résigné, cela lui paraissait bien long à venir, si long que parfois, il se sentait gagner par le découragement.

Un soir qu'il était sombre et morose, sa sœur qui connaissait la cause de ces heures mélancoliques, voulant le distraire, lui proposa de faire avec elle une promenade au dehors, il accepta.

On était au mois charmant de l'année, on sentait le printemps, le renouveau ; l'air était imprégné de parfums pénétrants, ceux des bourgeons qui s'ouvrent et des fleurs nouvellement écloses. C'était un de ces soirs où ceux même qui sont malheureux trouvent qu'il fait bon de vivre, où le pauvre ne craint plus le froid et où la nature sourit à tous indifféremment.

Berthe, toute joyeuse, accrochée au bras de son frère, cherchait à le dérider, mais sans y parvenir. C'était à peine s'il répondait par monosyllabes à ses gais propos, puis la jeune fille, attristée elle-même par ce chagrin, marcha à son tour silencieuse.

Le carré Viger était le but de leur excursion ; quand ils y arrivèrent, il y avait déjà une foule de promeneurs qui le sillonnaient en tous sens en causant avec animation. En ce temps-là, l'une des bandes de musique de la cité y venait presque tous les soirs faire entendre au public les plus nouveaux airs de son répertoire.

Ce soir-là, il n'y avait pas encore de musiciens, mais ils arrivaient parfois assez tard dans la soirée.

—Allons-nous attendre ? demanda Berthe à son frère.

—Comme tu voudras, répondit Georges, mais tu dois être fatiguée, allons nous asseoir là-bas, il y a un banc vacant.

Lorsqu'ils furent installés, le jeune homme se reprit à rêver en regardant passer la brillante jeunesse qui les entourait. Il y avait à peine quelques minutes qu'ils étaient là, quand il aperçut tout près d'eux, trois jeunes gens qui parlaient à demi voix. Inconsciemment, il prêta l'oreille.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait, la conversation qu'il entendit ne pouvait manquer de le frapper.

—Ainsi, tu nous quittes Harry, disait un des jeunes ; n'y aurait-il pas moyen de te faire remplacer ce soir ? Nous nous étions promis tant de plaisir, et voilà que tu nous déçoit !

—Non, mon cher Alfred, ce que tu suggères est impossible. La compagnie est à court de bras, et de ce temps-ci les chefs ne badinent pas sur le sujet de : *Not on hand for duty*. Il me fait peine, croyez-moi, d'être forcé de vous quitter, mais, de deux maux, je choisis le moindre ; vous savez qu'on ne trouve pas tous les jours un emploi qui nous rapporte soixante-quinze dollars chaque mois, et il vaut la peine qu'on le conserve.

—Tu as certainement raison, reprit le premier interlocuteur ; au revoir, alors.

—A bientôt, termina Harry.

Et il s'éloigna.

En passant près de Georges et de Berthe, il salua légèrement, puis lorsqu'il fut un peu plus loin il se retourna pour voir de nouveau le tableau qui l'avait charmé au passage.

—Qui donc est cet homme qui vient de te saluer et qui se retourne comme pour nous revoir ? demanda Berthe à son frère.

—Je serais bien en peine pour te dire son nom, ma chère petite : je ne le connais que de vue. Il achète chez nous. J'ai eu souvent l'occasion de le servir et nous avons parfois échangé des paroles banales. Nous nous saluons sur la rue, c'est tout ce que j'en sais. Mais, est-ce que tu aurais remarqué qu'il est bel homme ? Je vois que tu le sais du regard ! Ah ! je dirais que tu es précocement fillette.

Et il eût un petit éclat de rire, le premier de la soirée.

Quand à Berthe, elle avait rougi légèrement et avait pris la main de son frère pour l'entraîner auprès des musiciens qui avaient commencé à accorder leurs instruments.

A onze heures, ils rentraient chez eux. Georges, moins taciturne, et la fillette plus heureuse qu'au départ.

II

A quelques jours de là, Georges Laurin était assis à son comptoir en entendant que quelques clients vissent l'occuper. Il songeait à ce qu'il avait entendu ; il se souvenait de ce que celui qu'il avait entendu nommer Harry, avait dit : " Une position qui rapporte soixante quinze dollars par mois," et il faisait le rapprochement d'une autre partie de la phrase : " La compagnie est à court de bras." Il se creusait la tête pour deviner quelle pouvait être la compagnie qui manquait d'employés et ce que devaient faire ces employés, puis il se prenait à faire de nouveaux projets. Sans doute, ce Harry viendrait encore, le hasard les ramènerait en présence, et alors il tâcherait d'obtenir discrètement quelques renseignements.

—Qui sait, pensait-il, si je ne touche pas à la réalisation de mon rêve. Un bon salaire, un foyer moins pauvre !

A peine cette pensée avait-elle traversé son esprit qu'il tressauta à la vue de l'homme même dont il venait d'évoquer le souvenir. Il était là, posé en client, attendant qu'on le serve.

—Que faut-il pour vous, monsieur ? demanda Georges d'une voix légèrement tremblante.

Il lui semblait que cet homme voyait dans son âme et qu'il était venu parce qu'il était désiré ; cependant, un instant suffit pour lui rendre le calme, et il s'empressa d'apporter les marchandises demandées.

—Beau temps, fit Harry, en examinant les cravates diverses, éparses sur le comptoir. Je prendrai ces deux-ci, l'une de couleur sombre pour les jours de travail et l'autre pâle pour la promenade

—A propos, continua-t-il, vous étiez en charmante compagnie l'autre soir au carré Viger. Quel joli minois blond ! Quels yeux de gazelle... Après vous avoir dépassés, je me suis retourné pour vous revoir et je vous avoue qu'à ce moment là j'étais presque jaloux de vous ; vous ne m'en voudrez pas, j'espère, c'est une manie chez moi, je jalouse tous les couples d'amoureux que je rencontre sur ma route.

—Amoureux ! exclama Georges dans un éclat de rire. Quelle farce ! c'était ma sœur, une fillette de seize ans, qui m'accompagnait.

—Votre sœur ! fit Harry avec surprise, puis il ajouta après une hésitation : Elle n'en est pas moins charmante, mais je la croyais plus âgée.

Les charvates achetées étaient là, dextrement enveloppées, il paya et allant sortir, quand Georges l'arrêta.

—Pardou ! fit-il, je m'en vais du même côté que vous, vous n'avez pas d'objection à ce que nous cheminions ensemble, n'est-ce pas ?

—Oh ! certainement non, répondit Harry, au contraire, votre compagnie m'est très agréable et j'ai déjà pensé que je serais heureux de vous mieux connaître, vous comprenez que je n'en fuierai pas l'occasion. C'est si ennuyeux, cette ville, quand on est seul ; j'y ai bien quelques camarades mais pas d'amis à proprement parler.

—Y a-t-il longtemps que vous habitez ici ?

—Bientôt trois ans. C'est comme si je venais d'arriver tant je m'ennuie parfois, nous sommes si esclaves, nous, employés des chemins de fer. C'est à peine s'il nous est possible de sortir en ville—comme on dit—une ou deux fois par mois. Il nous faut toujours être sur le qui-vive et prêts à partir au premier appel des chefs, qu'il se fasse entendre le jour ou la nuit.

—Quel est donc cet emploi qui demande votre présence à des heures si irrégulières ?

—Je suis conducteur sur les convois de marchandises ; je suis employé par la compagnie du Grand-Tronc. Puis, changeant de ton, il ajouta : Je dois vous quitter ici, à moins que vous ne veniez rentrer chez moi, je demeure à dix pas dans cette rue.

—Merci ! Ma mère et ma sœur m'attendent pour prendre le repas du soir.

—A plus tard donc ; venez me voir, je me nomme Harry Doucet, je demeure chez Mme Duprat, No 181, rue Albert.

—Et moi, je suis Georges Laurin. Voici mon adresse. Et il tendit sa carte à Harry Doucet et ils se séparèrent.

Pedro

(A suivre)

CARNET DU "MONDE ILLUSTRE"

Eratus Wiman a également été trouvé coupable Il va en appeler de ce jugement.

**

La fête patronale de l'Union Saint-Fierre a été célébrée, dimanche le 10 courant, avec un grand éclat.

**

Hooper, dont le procès retentissant est connu de tout le monde, a été trouvé coupable de tentative d'assassinat sur la personne de sa femme et condamné à vingt-cinq ans de pénitencier.

**

Une explosion de dynamite a eu lieu, mercredi dernier, au Coteau du Lac, tuant trois ouvriers en blessant plusieurs.

**

Le Sénat Français a voté l'établissement, en France d'une fête annuelle en l'honneur de Jeanne

d'Arc. On élèvera, en outre, à Rouen, une statue en l'honneur de l'héroïne Française.

**

Montréal n'aura pas d'exposition cette année, Québec devant avoir la sienne dans le courant de septembre prochain.

**

Un terrible incendie s'est déclaré, la semaine dernière, à Panama, s'en est suivi plus de deux cents maisons.

**

Le Dr Nettleton, qui a opéré M. Gladstone et lui a rendu la vue, recevra \$10,000 comme prix de ses services.

**

Un éboulis vient de se produire à Saint-Pierre de Montmagny, au bord de la rivière du Sud. Deux propriétés, appartenant à MM. A. Gagné et Ls Létourneau, ont été légèrement endommagées.

**

Par suite des terribles inondations qui dévastent la Colombie Anglaise, 15,000 personnes se trouvent sans abri et dans la plus profonde misère !

**

L'île Verte a été le théâtre d'un grand incendie, vingt-cinq maisons ont été totalement détruites. Les pertes sont considérables et il y a très peu d'assurances.

**

Comme nous en avions annoncé la rumeur dans un numéro précédent, le R. P. Langevin, O M I., a été nommé co adjuteur de Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface.

**

La peste noire fait, en Chine, de terribles ravages. Dans un seul hôpital, on a fait demander deux mille cercueils, et ce nombre va être bientôt insuffisant.

**

Le Pape a été choisi comme arbitre dans un différend survenu entre le Chili et le Pérou. Il s'agit d'une délimitation de frontières, au sujet de laquelle on n'a encore communiqué aucun détail au public.

**

Une erreur nous a fait dire, dans un numéro précédent, que le R. P. Bourion, dont nous publions alors le portrait, était curé de Gladstone : il est curé doyen de Ménominee. C'est M. Becker qui est curé de Gladstone.

**

Le club de natation de l'île Sainte-Hélène a maintenant ouvert son bain au public. La chaude saison battant son plein, c'est le moment d'encourager les promoteurs de l'entreprise qui se proposent de faire de nouvelles améliorations.

**

Des troubles civils, qui pourraient avoir de graves conséquences, ont éclaté au Maroc, où deux fils du Sultan récemment décédé, se disputent le trône paternel. Les puissances Européennes ont envoyé des navires de guerre pour surveiller de près la situation.

**

Un journal français ayant annoncé que des sacrifices humains avaient été faits au Dahomey à l'occasion du couronnement du nouveau roi, le général Dodds, conquérant du Dahomey, a déclaré que cette nouvelle était fautive, les Français ayant aboli pour jamais ces coutumes monstrueuses.

La Saint-Jean-Baptiste aura, cette année, ses feux de Saint-Jean dans toutes les paroisses de la province. Des signaux seront donnés du haut des montagnes de Montréal, de Belœil et de Saint-Hilaire. Soixante coups de canon tirés sur le sommet du Mont Royal annonceront l'ouverture de la grande fête canadienne française !

**

C'est la maison Laprés et Lavergne qui nous a communiqué les vues que nous publions aujourd'hui, avec le compte-rendu du concours pour le drapeau du duc de Connaught. Nous rendons hommage à cette maison qui a su se faire, dans notre ville, une réputation qui lui est enviée par beaucoup et nous la remercions de son gracieux concours.

**

Samedi dernier, à onze heures, la Compagnie des vins de Bordeaux avait réuni dans ses caves, 30, rue de l'Hôpital, les représentants de tous les journaux de Montréal. Ces messieurs ont pu déguster les excellents vins français importés par cette compagnie et vendus, ici, à un prix très peu élevé : \$3 la douzaine. Quand le traité franco-canadien sera chose accomplie, ce prix baissera encore et permettra aux familles de remplacer sur leur table la bière ou l'eau par un excellent claret. Nous présentons à la nouvelle compagnie tous nos souhaits de réussite.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Bissonnette, 268, rue Rivard ; Albert Gravel, 78, rue Montana ; Madame Bellerose, 136, rue St-Laurent ; Elzéar Gautier, 6, carré du marché St-Laurent ; Dame Délima Beauchamp, 505, rue Craig ; Dame R. Simard, 352, rue, St-André ; J. P. Abelle, 56½, rue Montcalm ; Auguste Cusson, 237, rue Brébeuf ; J. E. DesRochers, 782, rue Jacques-Cartier ; Dame Joseph Genest, 321c, rue Rachel.

Québec.—B. A. Juneau, 89, rue Latourrelle ; A. Faners, 374, rue St-Joseph, St-Roch ; W. Laflamme, 124, rue Bédard St-Sauveur ; Joseph Turgeon, 24, rue St-Jean ; Joseph Jolicœur, 59, rue de la Chapelle, St-Roch.

Lévis.—Octave Jaques.

St-Henri de Montréal.—Dame Clément Lafleur, 119, rue St-Augustin.

Citavia.—Jos. Larose, 168, rue St-Patrice.

Hull.—A. Laverdure.

Outremont.—Louis Saint-Jean.

Newburg, Ont.—L. Bredonnaz.

Cap-Saint.—J. O. Godin.

Trois-Rivières.—D. E. Toupin.

Biddefort, Maine.—Dr. J. C. Marquis.

Worcester, Mass.—Madame Alice O. Dubé.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

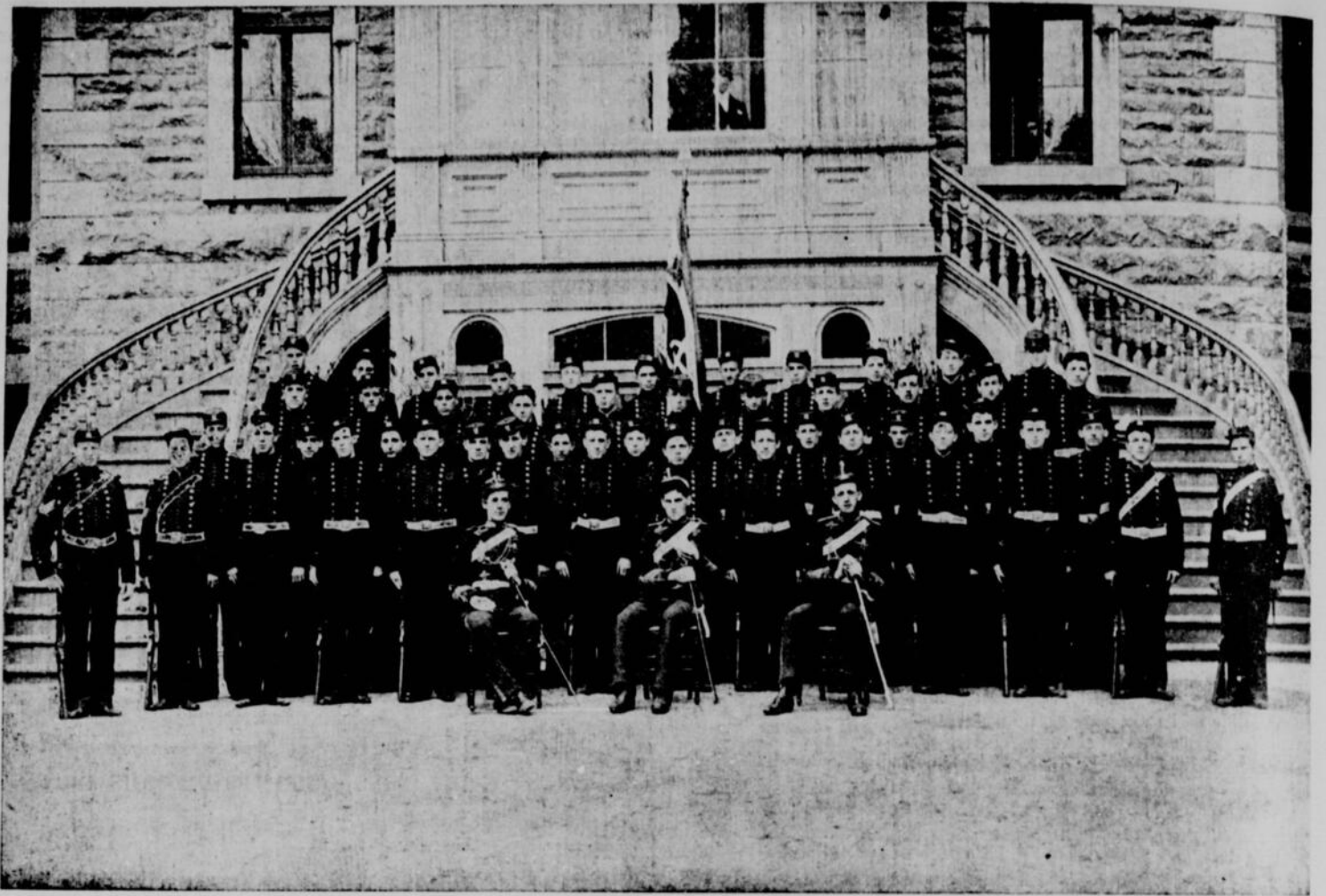
Pour arrêter les seignements de nez.—Il suffit tout bonnement de faire mouvoir vigoureusement les mâchoires comme en mâchant de la gomme ; si c'est un enfant, donnez lui un morceau de papier à mâcher vivement.

C'est le mouvement de la mâchoire qui arrête l'écoulement du sang.

Ce remède est si simple qu'on serait tenté d'en rire, mais, assure-t-on, il n'a jamais manqué de faire effet, même dans les cas les plus graves.

Nous reproduisons la pensée suivante parue dans notre dernier numéro et que des erreurs typographiques ont rendue presque inintelligible :

L'amour et la sympathie, de même que la foi, naissent spontanément et indépendamment de la volonté. On ne peut pas plus les commander que les combattre ; cependant, l'absence de l'un ou de l'autre de ces sentiments chez une personne qui en est elle-même l'objet, produit chez celle qui l'éprouve la haine ou le mépris, suivant le cas, transformant ainsi les plus beaux élans du cœur en leurs passions ou leurs sentiments contraires, et cela parce que deux personnes, du reste irréprochables, n'ont pas pu se comprendre. C'est déplorable pour le bonheur de l'humanité. — JESSE GENEST.

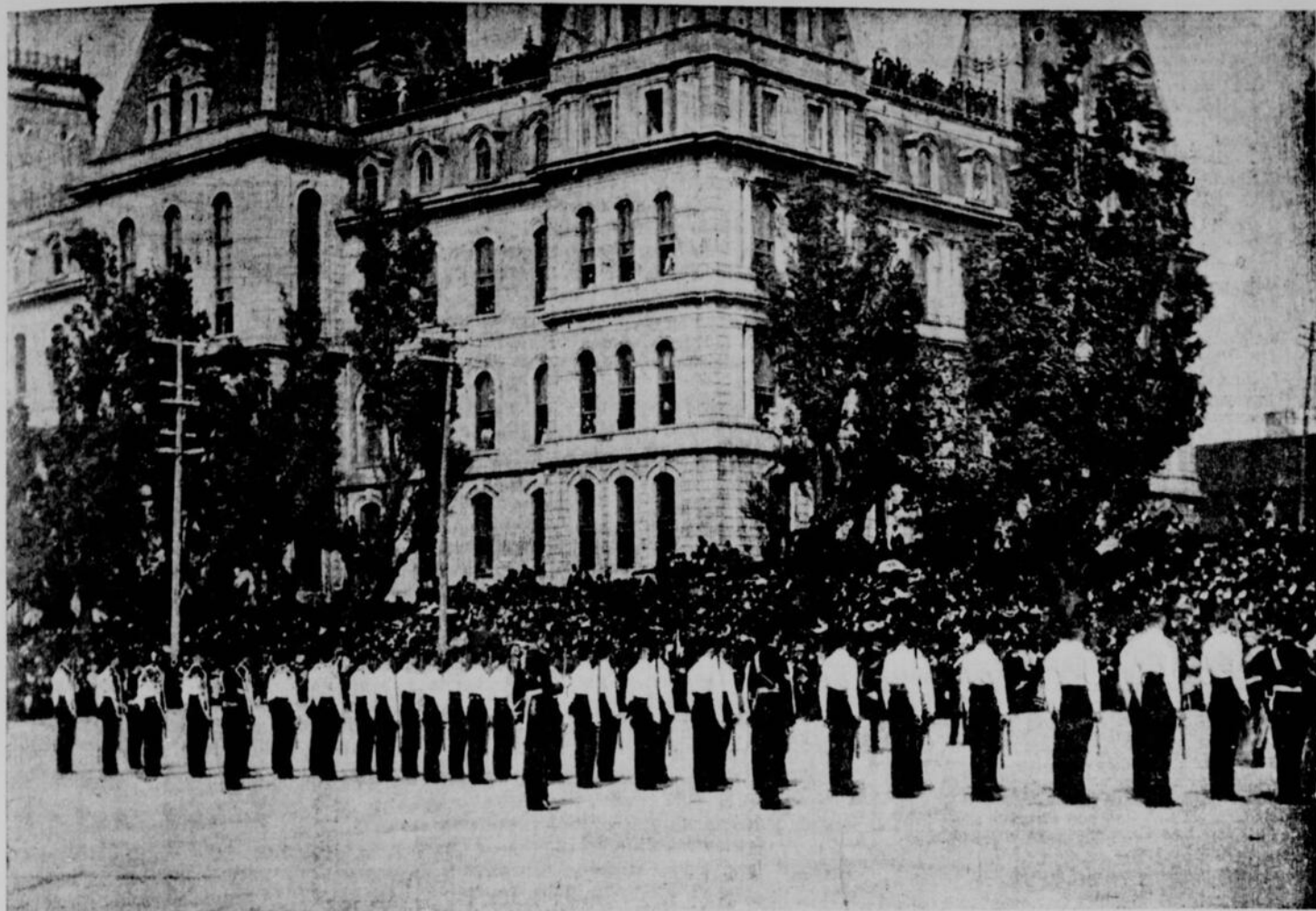


LES CADETS DU MONT SAINT-LOUIS—Photo J. N. Laprés

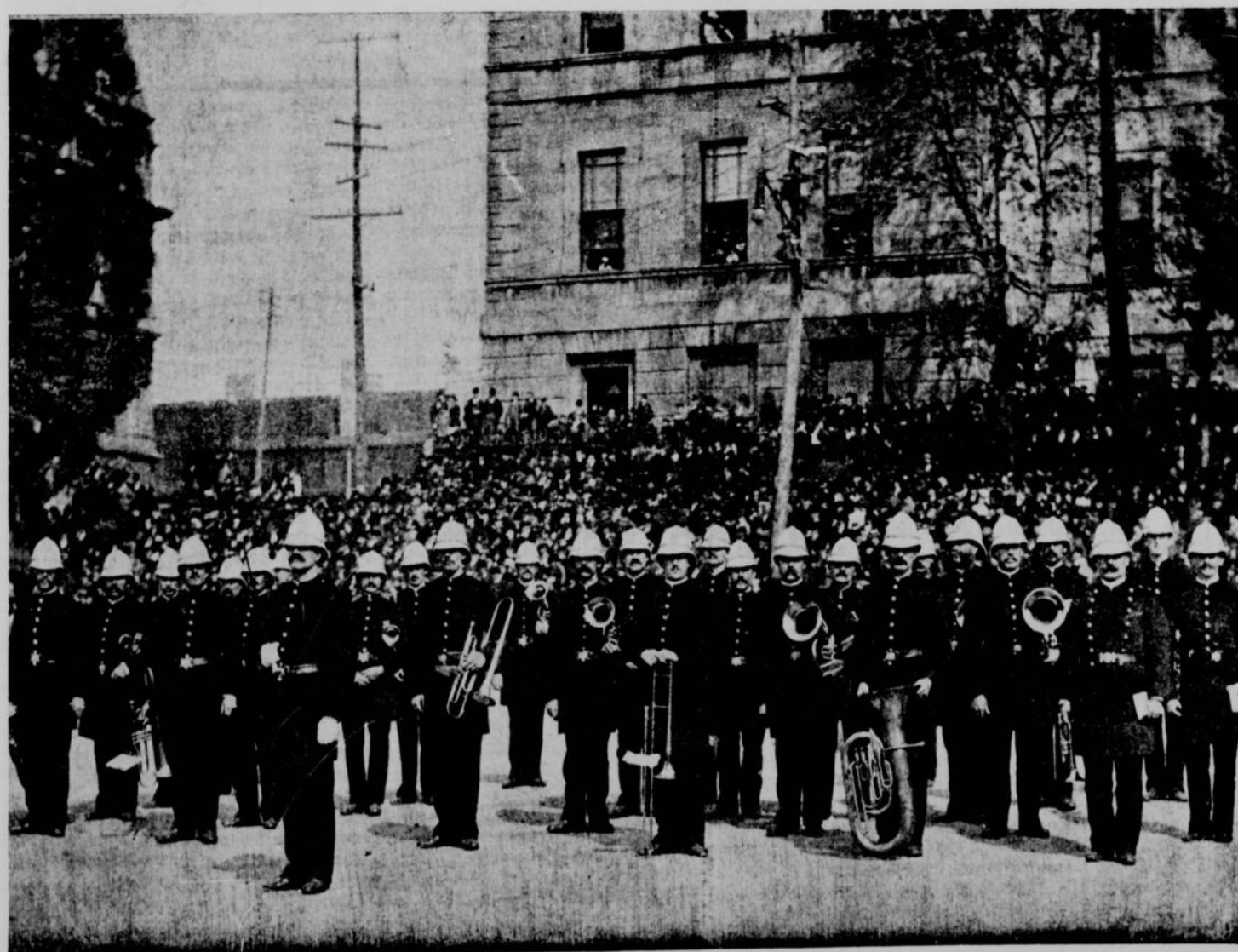


LES CADETS ÉCOSSAIS—Photo J. N. Laprés

MONTRÉAL.—LE CONCOURS DES CADETS POUR LE DRAPEAU DU DUC DE CONNAUGHT



MONTREAL — LES CADETS DU MONT SAINT-LOUIS DANS LES EXERCICES PHYSIQUES, SUR LE CHAMP-DE-MARS



LA FANFARE DE LA POLICE DE MONTREAL—Photo. J. N. Laprés



L'AUBERGE PAUVRE

Jadis, un homme voyageant
A pied, à travers le Hanovre,
Afin d'épargner son argent,
Entra dans une auberge pauvre.

Or donc, dans cette auberge-là,
Les voyageurs, chose nouvelle,
Mangeaient tous dans le même plat
Afin d'épargner la vaisselle.

En guise de morceaux de choix,
On leur servait quelques boulettes
Qu'ils saisissaient avec leurs doigts,
Afin d'épargner les fourchettes.

Puis ils allaient, malgré leur faim,
Terminant cette maigre orgie,
Se coucher tout de suite, afin
D'économiser la bougie.

No re homme, jusqu'au lendemain,
Alla dormir dans sa chambrette,
Dans un lit grand comme la main,
Rembourré comme une galette.

Jusqu'à dix heures du matin,
Le voyageur ne fit qu'un somme,
La servante, au minois mutin,
Par les pieds vint tirer notre homme :

—Monsieur, c'est l'heure du réveil !
—Eh ! laissez-moi dormir, ma mie,
Car sur l'article du sommeil,
Je n'entends pas l'économie !

Du dormeur bravant le courroux :
—Levez-vous ! répète la bonne,
On ne peut pas manger sans vous :
Du déjeuner la cloche sonne !

—Non ! je n'ai pas faim ! laissez-moi !
Veuillez me lâcher ou je tape !
—Il faut vous lever ! Mais pourquoi ?
—Vous êtes couché dans la nappe !

JULES JOUY.

LA FOLIE DU DOCTEUR



AMAN, le docteur Pierre, veut
tu que j'aïlle ?

Et Georges, l'enfant gâté
de mon ami X...., trépi-
gnait en battant des mains.

Je courus à la fenêtre : un
homme en noir, aux cheveux
blancs, aux traits jeunes ce-
pendant, s'était arrêté sur le
trottoir, prodiguant les baisers à toute une troupe
de bambins. Cet homme pleurait et souriait à la
fois.

Du regard, j'interrogeai le papa de Georges.

—Une brève mais terrible histoire !

Ayant fait signe à sa femme de laisser partir
Georges, X.... me raconta ce qui suit :

* *

« Le vautour des ténèbres venait de prendre à
la gorge et d'étouffer, en quelques nuits, presque
tous les enfants en bas-âge de notre petite ville.

On en vit même de sept et huit ans périr de la
mystérieuse étreinte. Nous étions terrifiés : on
n'osait pas même prononcer le mot de "croup,"
tant les cœurs étaient affolés.

Ce fut une belle époque dans la belle vie du
docteur Pierre. Quoiqu'il eût une charmante pe-
tite fille de six ans, pleine de toutes les grâces de
l'esprit naissant et des charmes du corps, malgré
sa femme qui prétendait l'empêcher de voir ses
petites malades, lui, convaincu de l'importance de
sa tâche, il ne manquait pas un appel. De nuit
comme de jour, il partait aussitôt que prévenu.
Et plus d'une fois, ce fut à son dévouement, à une

opération rapide et habile, qu'une mère dut le
bonheur de garder son enfant.

* *

Le docteur apporta-t-il chez lui le germe de la
maladie ? Ou bien, la cause cachée, qui surprend
tant d'êtres innocents dans leur sommeil, a-t-elle
suffi à déterminer la catastrophe ?

Ce que l'on sait bien, c'est que ce soir-là, M.
Pierre était rentré chez lui vers onze heures, ex-
tenu.

Il dormait à poings fermés, l'esprit et le corps
las, quand, il fut brusquement réveillé par sa
femme :

—Entends-tu !
—Non... quoi ?
—Ecoute... .

Dans la chambre contigue, la petite Jeanne
"chantait."

D'un bond, le docteur fut près d'elle, calme d'es-
prit devant la poignante réalité, mais troublé jus-
qu'au fond du cœur par la question qu'il se posait
à lui-même :

L'opération était urgente : réussirait-elle ?

M. Pierre, ayant jugé qu'il n'aurait même pas le
temps de faire appeler un de ses confrères, sonna
Jules son cocher et consigna la mère dans sa
chambre.

A ce moment, nous a dit Jules, le front du père
était baigné de sueur, les mains étaient assurées,
la lèvre seule tremblait.

M. Pierre prit Jeanne dans ses bras et la porta
sur la table d'une salle voisine.

Là, en moins de temps qu'il en faudrait pour la
décrire, l'opération fut faite.

Pendant huit jours, avec des alternatives de
mieux et de pire, M. Pierre conserva quelque es-
poir. Le neuvième au soir, la fièvre augmenta :
le pauvre père s'assit au chevet de l'enfant chérie,
sûr de la mort prochaine, l'agonie au cœur, et le
sourire aux yeux pour regarder la petite.

Car elle ne voulait voir que lui, la chère mi-
gnonne ; et quand la respiration devenait plus
difficile, c'était dans le regard de son père qu'elle
cherchait un remède à la souffrance.

Le docteur, tenant dans ses bras la tête de sa
bien aimée, penchait sur elle sa figure pleine de
rayonnante bonté, tandis qu'au dedans de lui rican-
nait la voix cruelle de la Mort.

Chaque fois que, dans un spasme, la petite, ins-
tinctivement, se portait vers lui comme pour crier
"au secours !" le père, se penchant davantage,
disait avec son calme héroïque :

—Patience, ma Jeannette, patience ! Tu seras
bientôt guérie : je te le promets. Tu as confiance
en ton petit père, n'est-ce pas ?

Longtemps il la tint ainsi, lui disant mille pa-
roles d'espoir dont il ne pouvait rien croire, hélas !
Et depuis longtemps elle avait cessé de vivre, qu'il
lui parlait encore, terrassé.

Quand il s'en aperçut, il l'enleva du lit, puis,
comme on fait d'un enfant au maillot, et jusqu'au
matin, il la berça, retrouvant dans sa tête blan-
chissante les refrains que jadis lui avait chantés
sa mère ; de temps en temps les sanglots l'arrê-
taient et ses larmes tombaient, silencieuses, dans
l'abîme de son désespoir.

Oh ! l'horrible nuit, où sa méchante femme osa
lui reprocher d'avoir tué leur fille ! Ce fut la su-
prême douleur de M. Pierre... .

Et voilà pourquoi, depuis l'événement fatal, sa-
chant que plus jamais un enfant ne le consolera
de ses fatigues et de ses tristesses, le docteur em-
brasse les anges de la terre, en songeant à son
ange du ciel.

Leontine Berthelot

Dieu a créé le chat pour donner à l'homme le
plaisir de caresser le tigre.—VICTOR HUGO.

Il y a autant de socialismes que de socialistes.—
PAUL DE CASSAGNAC.



ASTRONOMIE

*Détermination des changements du pôle terrestre
au moyen des mires méridiennes.*—Le mouvement
du pôle terrestre a été découvert à la suite des
changements observés dans les latitudes des diffé-
rents Observatoires, et jusqu'à présent on ne l'a
étudié qu'en partant de ces changements. M. So-
kolof a eu l'idée de déterminer la valeur de ce
mouvement par une autre méthode, par les chan-
gements de l'aximut des objets terrestres, notam-
ment par les changements de l'aximut des mires
méridiennes de l'Observatoire de Poulkova. L'au-
teur a utilisé, pour son travail, les observations
faites pendant sept années (1880-87). Le problème
consistait à séparer, dans l'aximut des mires, les
différences provenant du mouvement du pôle ter-
restre de celles qui sont produites par le mouve-
ment, assez complexe, des mires elles-mêmes. Il
a fallu faire des calculs nombreux ; l'exactitude
du résultat démontre la valeur de la méthode em-
ployée, même appliquée à d'anciennes observations.

ORNITHOLOGIE

Nid de corneille en fer.—Il y a trois ans, M. W.
G. Macmillan trouva, à Calcutta, dans un vieux
arbre que l'on venait d'abattre, un curieux nid
d'oiseau formé en grande partie de fragments de
forts fils de fer entrelacés, semblables à ceux qui
réunissent en faisceaux les barres de fer pour le
transport. Ces différents fragments, aussi gros
que de forts fils de télégraphe, de grande longueur
et de grand poids, se tenaient ensemble par leurs
propres irrégularités. A cette époque, il ne put
identifier le constructeur de ce singulier nid. L'an-
née dernière, son attention fut attirée par le vol
pénible d'une corneille portant dans son bec un
objet paraissant exceptionnellement pesant. Il la
guetta jusqu'au moment où celle-ci, effrayée par
une cause quelconque, laissa tomber sa proie, dont
M. Macmillan s'empara aussitôt. Or, ce n'était
rien moins qu'un fil de fer contourné, mesurant
environ 3 pouces de longueur, 1 ligne de gros-
seur et pesant près de 56 grammes.

Ces observations révèlent un fait nouveau dans
l'histoire de l'architecture des oiseaux, et montrent
le poids que peut enlever une corneille des Indes.

MÉDECINE

Le traitement de la diphtérie par la lumière.—
Les colonies des bactéries de la diphtérie soumises
à l'influence de la lumière ne prospèrent plus et
même périssent. Ce fait donne à penser à M. J.
Erede que la lumière électrique pourrait peut-être
donner un moyen d'arrêter le développement des
fausses membranes en projetant les rayons d'un
puissant foyer de lumière électrique dans la gorge,
d'autant, dit-il, que les tissus sont pénétrés par la
lumière dans une certaine mesure. Maintenant,
est-il possible d'envoyer les rayons d'un foyer élec-
trique dans la gorge par la bouche ? M. Erede
rappelle que l'on a éclairé des cavités intérieures,
soit directement par des lampes à incandescence,
soit en utilisant la réfraction totale, en employant
une tige de verre éclairé à un bout et transportant
la lumière à l'autre bout. En tous cas, il pense
que des essais pourraient être tentés dans ce sens,
et il invite les praticiens à chercher des moyens
d'exécution et à les mettre en œuvre.

MÉTÉOROLOGIE

Les taches du soleil et le temps.—Le numéro d'août
du *Das Wetter* contient une note de M. P.
Polis, sur les taches du soleil et l'état du temps,
basée sur les observations faites pendant soixante-

quatre ans à Aix-la-Chapelle (1830-93). L'auteur a relevé le nombre des taches du soleil, en même temps que les températures moyennes annuelles d'hiver et d'été, le nombre des orages, la quantité annuelle des chutes de pluie ; il a réuni toutes ces valeurs dans un tableau graphique. L'examen des courbes fait voir que, antérieurement à l'année 1878, les températures moyennes annuelles et de l'été décroissent avec une augmentation du nombre des taches et que, au contraire, on constate un accroissement de la température moyenne annuelle et de l'été avec la diminution des taches.

Les courbes des températures d'hiver suivent à peu près la même loi. Mais depuis 1878, les courbes des températures sont renversées ; une décroissance du nombre des taches correspondant à une chute de la température et *vice versa*. La courbe des pluies est assez irrégulière, mais elle semble, contrairement aux résultats que l'on avait admis, qu'elle est de sens contraire à celle des taches. Le nombre des orages croît généralement avec la décroissance des taches et *vice versa*.

BACTÉRIOLOGIE

Influence de la lumière sur les bactéries.—Dans une conférence, faite récemment à l'Institut royal de Londres, sur l'action de la lumière sur les bactéries et les champignons, le Pr Marshall Ward a rappelé que c'est un fait acquis depuis longtemps que les bactéries ne prospèrent pas à la lumière solaire comme dans l'obscurité. On a, de plus, démontré que ce sont les rayons lumineux et non les rayons calorifiques qui les affectent, mais jusque dans ces derniers temps, on n'avait pas déterminé quels sont, parmi les rayons lumineux, ceux qui causent la mort aux bactéries. Le Pr Ward expose plusieurs des expériences qu'il a instituées dans le but d'éclaircir ce point. En protégeant des bactéries contre l'action directe du soleil au moyen d'une solution de bichromate de potasse (qui arrête les rayons bleus du spectre) on constate que les bactéries se développent aussi bien que dans l'obscurité. Exposées pendant des heures dans un verre à la lumière du spectre solaire, on voit les bactéries rester insensibles aux rayons rouge, orange, jaune et ultra-violet, tandis que le bleu les tue. Le conférencier a fait ensuite passer sous les yeux des assistants une photographie obtenue en faisant passer la lumière à travers un négatif superposé à une plaque portant des colonies de bactéries. Dans les parties obscures, on trouva des bactéries vivantes, tandis que dans les parties éclairées, toutes les bactéries étaient mortes. Le Pr Ward a ensuite décrit les méthodes qu'il a employées pour étudier le taux de développement des bactéries prises individuellement dans différentes espèces de lumières ; en général, ces résultats confirment ce que la sagesse des nations nous dit quant aux effets hygiéniques de la lumière solaire ; mais on ne saurait les considérer comme concluants pour toutes les variétés de microbes avant qu'une expérience approfondie n'ait tranché la question pour chacun.

LES CORBEAUX

I



TOUTE la journée, on avait vaillamment combattu.

L'infanterie avait donné, baïonnette basse, sous les volées de mitraille ! la cavalerie avait farieusement chargé dans des masses noires où elle avait fondu.

La canonnade avait cessé : la bataille était finie . . .

Aux sommets s'accrochaient les dernières lueurs du jour, alors que la vallée déjà s'emplissait d'ombre, et dans les lointains empourprés par le couchant les régiments s'enfonçaient tristes, mutilés, vaincus.

Couronnant les crêtes de la ligne de collines barrant l'horizon, ce qui restait de cavalerie attendait, sabre au poing, face à l'ennemi, que le mou-

vement de retraite se fût prononcé, que les frères de l'infanterie et de l'artillerie fussent à l'abri des obus prussiens.

Dans la plaine, labourée par la mitraille et inondée de sang, un grand calme régnait maintenant, que troublaient par intervalles les gémissements des blessés et les hennissements plaintifs des chevaux éventrés.

Immobilisés, silencieux, nos cavaliers fixaient obstinément le versant opposé, au sommet duquel apparaissaient les casques à pointe.

Si les Allemands, s'acharnant à la poursuite des vaincus, franchissaient cette limite et osaient descendre dans le vallon, on chargerait, on chargerait encore, on chargerait toujours, tant qu'il en resterait un !

La boucherie, la boucherie horrible et sublime, recommencerait . . .

II

Au fond de la vallée, un capitaine d'infanterie blessé venait de reprendre ses sens, pénétré jusqu'aux moelles par la fraîcheur du soir.

Après s'être péniblement soulevé et appuyé sur le coude, il inspecta les environs de son oeil atone.

Devant lui, car il était tombé en faisant face, il aperçut confusément les masses ennemies garnissant les hauteurs, et un éclair de rage et de désespoir alluma ses yeux noirs.

Avec effort il tenta de se déplacer ; sa main fouilla le sol et y ramassa une loque informe maculée, lacérée.

Puis, son regard mi-éteint fouilla l'horizon opposé.

Il aperçut, démesurément grandis par le couchant en feu, de fiers escadrons déployés en bataille : dans les rayons obliques du soleil déclinant, hommes et chevaux prenaient de fantastiques proportions, et les brises du soir, en se jouant dans les crinières, semblaient avoir mis en mouvement la phalange de géants.

Comme s'il pressentait être le jouet d'une illusion, l'officier se laissa lourdement tomber à terre et colla son oreille contre le sol.

Le susurrement des ruisseaux, la triste mélodie des grands arbres, le soupir de soulagement de la terre surchauffée sous la caresse des brises crépusculaires, l'indéfinissable et suave symphonie que chante la nature à l'aube comme aux approches de la nuit, purent donner le change à ses sens engourdis : il crut à une chevauchée lointaine, à une marche en avant d'une colonne de cavalerie s'approchant, s'approchant . . .

— Ils viennent ! murmura-t-il ; vive la France !

Et, ayant replacée sous son corps la précieuse loque, il s'étendit de nouveau sur le sol et s'évanouit . . .

III

Quand il revint à lui, la nuit avait envahi la plaine ; les escadrons resplendissants et superbes avaient disparu, et l'officier se demanda s'il n'avait pas rêvé ; à travers le vallon où dormaient les morts et gémissaient les blessés, des lumières coulaient, comme des feux follets dans une nécropole.

— Tonnerre ! que j'ai soif ! gronda une voix dans la nuit, à quelques pas de l'officier.

— Qui vive ? questionna le blessé.

— France ! . . . Se cuirassiers.

— France ! répéta l'officier d'une voix attendrie, comme un enfant à son réveil dit : " Maman ! "

— Et vous ? demanda la voix.

— 56 de ligne.

— Vive la ligne !

— Vivent les cuirassiers !

— Les cuirassiers sont morts ! fit l'homme d'une voix étranglée. Morts au champ d'honneur ! Il n'en reste plus ! . . .

Et, après un silence :

— Vous êtes blessé ! interrogea-t-il avec un effort qui lui arracha une plainte.

— Une balle dans la poitrine ; mon compte est bon !

— Moi, j'ai une jambe qui s'est séparée de moi, le bras gauche cassé, une fièvre de cheval . . . Ah ! mais je n'en puis plus ! . . . La soif m'étrangle, mille tonnerres !

Quelques instants après, le capitaine entendait le cuirassier, en proie au délire, commandant :

— Escadrons ! . . . chargez ! . . .

— Pauvre garçon ! murmura-t-il, oubliant ses propres souffrances.

IV

Il fut réveillé par un bruit de voix allemandes.

Ses yeux, en s'ouvrant, furent éblouis par la lumière d'une lanterne qu'on dirigeait sur lui.

L'homme qui portait le falot avait l'uniforme prussien ; sa manche était ornée du brassard des ambulanciers.

Si affaibli qu'il fût, l'officier comprit : les Allemands ramassaient les blessés et inhumait les morts.

Il eut un sursaut qui le désigna à l'attention des soldats ennemis.

— En voilà un qui n'est pas mort ! fit le portefalet dans sa langue.

Un officier s'approcha :

— Un capitaine, dit-il ; qu'on l'emporte !

Le blessé fit, de la main, un geste de refus :

— Merci ! C'est inutile. Je n'en ai pas pour une heure.

— Ah ! il paraît que vous entendez l'allemand, vous ! . . . Eh ! moi, je vous dis que vous en réchapperez . . . N'est-ce pas, docteur ?

Un médecin qui accompagnait les brancardiers examina sommairement la blessure et eut un hochement de tête significatif.

— Vous voyez bien ! fit aussitôt l'officier français ; je vous dis que je suis tué !

— Mais pas du tout ; allons !

Des brancardiers s'avancèrent.

— Non, fit, l'officier avec effort, vous ne m'emmenerez pas !

— C'est ce que nous allons voir !

— J'ai tout autour de moi des camarades auxquels vos soins seront utiles ; relevez-les, et ne vous arrêtez pas à mon cadavre !

— Nous perdons notre temps ! maugréa l'officier prussien.

Les brancardiers firent encore un mouvement.

— Je vous dis que je veux rester là . . . Vous entendez ? . . . Je suis tué ! . . . Je ne veux pas être emmené en captivité . . . Je veux mourir là où je suis tombé ! . . .

De ses mains crispées l'officier semblait vouloir s'accrocher au sol qu'il avait si vaillamment défendu.

— Ces Français ! fit le Prussien en haussant les épaules, il faut qu'ils posent jusqu'à la dernière minute ! . . . Enlevez ! commanda-t-il en détournant la tête.

— Ah ! bandits ! . . . râla le blessé.

Il chercha son sabre pour se défendre, se dressa à demi, et retomba comme une masse sur le sol, les membres raidis par l'agonie . . .

Alors, les ambulanciers le soulevèrent pour le transporter, et celui qui tenait la lanterne poussa un cri de triomphe . . .

Sous le corps du capitaine, il venait de ramasser un lambeau de drapeau prussien, arraché pendant la lutte . . .

— Ah ! ah ! s'exclama l'officier allemand, je comprends son entêtement, maintenant ; il voulait s'endormir sur son trophée !

— Laissez donc dormir les morts ! gronda une voix râlante à quelques pas ; dépouillez les cadavres, corbeaux ! mais ne les insultez pas ! . . .

V

Voilà comment, en 1870, un drapeau prussien fut repris sur les Français !

ALBERT MONNIOT.

OUVRAGES POPULAIRES.—*La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *l'Ami des salons*, 10c ; *le Pater*, par F. Coppée, 10c ; les *Lettres d'un étudiant*, 10c ; les *Farces de Piron*, 10c ; les *Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c. G. A. et W. Dumont, libraires, 1826 Steine Catherine

LE COIN DES ENFANTS

LES DEUX ROSES

Rose, un beau matin de printemps,
Se promenait dans la prairie.
Elle aperçut, toute fleurie,
Une rose aux tons éclatants.

—Comment te nommes-tu ? dit-elle
Belle fleur au parfum si doux ?
—J'ai le même beau nom que vous...
Rose je suis, mademoiselle.

—Viens avec moi, dans ma maison,
Dit l'enfant en cueillant la rose
Et la belle fleur fraîche éclosa
Fut arrachée à son buisson.

C'est plus qu'une fleur ne supporte,
Elle mourut languissantement :
—C'est d'être loin de sa maman,
Dit la fillette, qu'elle est morte.

On tenta de la reporter
A l'arbre où Rose l'avait prise
Mais en chemin souffla la brise
Qui, dans les airs, vint l'emporter.

L'un après l'autre les pétales,
En un tourbillon gracieux,
Priront leur essor vers les cieux,
Comme un vol de papillons pâles.

Mais leur parfum, pendant des jours,
Embauma toute la fillette.
Ainsi d'une âme très parfaite
Le souvenir reste toujours.

D. MON.

UNE AGREABLE SURPRISE

Hélène a déjà près de douze ans.
C'est honteux à dire, mais cette fillette n'aime
point le travail.

Afin d'engager Hélène à entreprendre de délicates
broderies, sa marraine lui a offert pour ses
étrennes une ravissante corbeille à ouvrage, où,
symétriquement, parmi les paquets d'aiguilles, sont
rangées bobines de soie de couleur, fils de toutes
sortes et laines de toutes nuances.

Mais ni la couture, ni le crochet, ni même la
tapisserie n'ont le don de captiver l'espiègle qui,
toujours, leur préfère le grand air et les jeux bru-
yants.

La mère d'Hélène lui a fait, à maintes reprises,
des reproches sur sa paresse. Hélas ! tous, jus-
qu'alors, n'ont amené qu'un résultat négatif, et
Mme de Césarolles, qui sait par expérience com-
bien les goûts laborieux sont nécessaires dans un
ménage, se désole et se lamente.

Si elle est paresseuse, Hélène a du moins le
cœur excellent.

Une fois, sans qu'on l'aperçut, elle est entrée
dans le salon où au moment du thé, son père et sa
mère restent quelques instants à causer.

Hélène y a vu sa maman qui portait son mou-
choir à ses yeux en parlant d'elle et de sa vilaine
nonchalance, et depuis lors elle a pris la résolu-
tion de faire une agréable surprise à ses parents.
Avec l'argent gagné par ses bonnes notes sur l'his-
toire et la géographie, elle a donc prié la domesti-
que de lui acheter une de ces paires de pantoufles
dans lesquelles il reste à remplir tout le fond du
canevas. Hélène a bien recommandé à la vieille
servante de choisir pour sujet de grosses fleurs de
pensées. Et Manette, confidente des beaux et sa-
ges projets de sa chérie, les lui a rapportés soigneu-
sement dissimulés dans son panier à provisions.

Chaque jeudi, Mme de Césarolles va voir
une tante octogénaire et malade. Le bruit que
font les enfants fatigue l'infirme, aussi Hélène est-
elle laissée à la maison où elle s'amuse, d'ordinaire,
avec ses compagnes de classe, en congé également
ce jour-là. Tantôt sous un prétexte, tantôt sous
un autre, Hélène, pendant que son frère Henry
joue avec leurs petits cousins et leurs petites amies,
s'éclipse et court à sa chambre. Là, elle travaille
avec ardeur aux mystérieuses pantoufles.

Bien qu'elle n'y consacre que soixante minutes

chaque semaine, comme elle emploie très conscien-
cieusement cette heure, l'ouvrage s'avance ; et, un
soir—à la même place où six mois auparavant elle
avait vu sa mère pleurer—Hélène, grâce au moel-
leux tapis qui amortit ses pas, s'approche encore
sans être entendue de la table.

Les parents croient d'abord qu'une attraction
de gourmandise attire la fillette près du guéridon,
où le thé fumant, le miel, le beurre et les galettes
sont posées. Mais qu'elle est l'agréable surprise
de la maman en voyant sa fille déplier un paquet
noué avec un ruban rose, et en tirer la paire de
pantoufles entièrement terminée.

—C'est moi qui les ai brodées, maman, dit
Hélène, en se jetant dans les bras de Mme de Cé-
sarolles ; puis, elle ajouta : Tu ne pleureras plus
désormais à cause de ma paresse, car, vois-tu, j'ai
pris le goût du travail et demain je commencerai
avec grand plaisir une autre surprise, qui sera une
couverture au crochet pour ton lit.

Le papa et la maman d'Hélène rirent beaucoup
de cette surprise qu'on annonçait et qui, de ce fait,
ne serait plus une surprise. Mais ils étaient bien
heureux, et je vous laisse juge de la joie de la ma-
man et des nombreux baisers qui furent échangés
de part et d'autre.

CAMILLE NATAL.

TROIS COUVERTS ET QUATRE CONVIVES

(Légende)

I

Du haut d'un ciel azuré et d'une limpidité par-
faite, le soleil envoyait ses derniers rayons.

L'air était doux et la campagne avait encore
des fleurs dans les prés, des fruits dorés sur les ar-
bres, des oiseaux chanteurs sous la verdure.

Louis, Paul et Victor, échappés d'une maison de
belle apparence, couraient sur la pelouse, le long
de la haie où l'épine blanche se montrait chargée
de ses petites baies aussi rouges que le corail, à
l'orée du grand bois où tombaient mêlés les glands
doux et la faine. Ils couraient, les trois blonds
chérubins, insouciantes, comme on l'est à leur âge,
riant en folâtrant à qui mieux mieux.

Oh ! comme ils étaient beaux et comme ils
riaient de bon cœur !

—Voulez-vous, dit tout à coup Louis, que nous
allions manger notre goûter dans la vieille cha-
pelle ?

—Où est elle la vieille chapelle ?

—Ici, au coin du bois, à l'ombre d'un grand
chêne. Venez.

—Oui, allons.

La mère des trois petits, penchée à sa fenêtre,
les vit disparaître ; mais elle n'eût point de crainte.
Elle les savait aussi sages que beaux ; puis son
cœur lui disait tout bas où ils allaient.

II

Sous le grand chêne aux feuilles jaunissantes,
s'élevait une vieille chapelle gothique. L'humidité
avait verdi les murailles et pourri les boiseries.
Des peintures en lambeaux pendaient çà et là, agi-
tées par le vent, et sur l'autel on ne voyait plus
qu'une grande Vierge en pierre tenant sur ses ge-
noux l'Enfant Jésus.

Le soleil couchant, par le vitrail du chœur, em-
plissait en ce moment l'intérieur de la chapelle
d'une lumière empourprée.

—Ici, venez près de moi, criait Louis s'asseyant
sur le marche pied de l'autel. Voyez comme on
est bien.

Paul et Victor accoururent prendre place à côté
de leur frère aîné, et ils regardèrent avec un éton-
nement mêlé d'effroi les murs verdis, les boiseries
disjointes, les cadres en lambeaux ; car ils venaient
là pour la première fois.

—Louis, demandent-ils en remarquant la blan-
che statue que la rouge lumière du couchant sem-
ble animer, quelle est cette femme ? Elle tient un
enfant comme nous et a les yeux doux de notre
mère. Dis, qui est elle ?

—Maman m'a enseigné qu'elle s'appelle Marie,
qu'elle est mère de Dieu, en même temps que notre

mère, à nous, et que nous devons l'aimer, si nous
voulons être heureux un jour.

—Louis, nous l'aimerons tous trois.

—Oui, tous trois ; mais goûtons vite, de peur
que la nuit ne nous surprenne.

Et Louis tira de sa poche une tartine de beurre,
Paul un grand morceau de gâteau, et Victor une
grosse pomme rouge.

—Vous êtes tous pourvus, moi seul je n'ai rien,
dit alors l'Enfant Jésus qui était descendu de des-
sus les genoux de sa mère et s'avança vers eux.

—Tiens, lui dit Louis, mords dans ma tartine.

Et le petit Jésus mordit à belles dents dans la
tartine.

—Si tu veux de mon gâteau je t'en donnerai
bien s'écria Paul.

Je le veux, répond l'Enfant en acceptant la moi-
tié du gâteau.

Victor tendit ensuite sa belle pomme rouge.
L'Enfant Jésus la prit avec un sourire et la porta
à sa mère.

A partir de ce jour, les trois enfants viennent
régulièrement partager leur goûter avec le fils de
la vierge Marie.

III

—Enfants, demanda la mère étonnée, pourquoi
chaque jour allez-vous goûter à la chapelle ?

Louis, Paul et Victor racontèrent tout à leur
bonne mère, car ils ne savaient pas mentir.

—Et bien ! reprit l'heureuse femme, demandez
au petit Jésus de partager aussi son goûter.

Et quand le Fils de Marie s'avança vers ses
petits amis, Paul lui dit vivement :

—Nous partageons depuis longtemps avec toi,
quand donc partageras-tu avec nous ?

Le petit Jésus sourit gracieusement.

—Allez prévenir votre mère, dit-il ; car je veux
qu'avec vous, elle prenne part à mon goûter.

Louis, Paul et Victor revinrent tenant par la
main leur bonne maman, et Jésus aussitôt :

—Venez, dit-il, mon goûter est prêt.

Et la mère et les trois enfants s'envolèrent, à
la suite de Jésus, dans le palais de l'éternité où les
saints sont assis à un banquet qui ne finira jamais.

MARIE-JOSEPH BIDAL

JOLIS MOTS D'ENFANTS

Un joli mot d'enfant :

—Bébé, veux-tu bien ne pas lécher le sucre....

—Maman, je ne le lèche pas : je l'embrasse.

* *

—Monsieur Bob, ne jouez donc pas ainsi avec
les petites filles. Ce n'est plus de votre âge.

—Mais, M'man, plus je grandis plus je les aime.

* *

Bébé a mangé toute la confiture de sa tartine.
—Pourquoi n'as-tu pas mangé le pain avec,
petit gourmand ?

—Je ne peux pas faire tant de choses que ça à
la fois, na !

* *

Un enfant pleurait et criait : on lui demande
ce qu'il a :

—C'est, répondit-il, que j'ai perdu une pièce de
deux sous que ma mère m'avait donnée.

—Allons, la perte n'est pas difficile à réparer,
ne pleurez plus, en voici une autre.

A peine l'a-t-il reçue qu'il se met à crier de plus
belle. On revient à lui :

—Qu'avez-vous encore à pleurer ?

—Je pleure parce que je pense que, si je n'avais
pas perdu deux sous, à présent j'en aurais quatre.

* *

Le petit Tomy dine en ville. On admire sa te-
nue correcte. Les plats circulent. Dans son as-
siette, on met... un petit gâteau.

Fière de montrer comme il est bien élevé, sa
maman lui murmure à l'oreille :

—Qu'est-ce qu'on dit ?

Tomy fronce le sourcil, baisse la tête et d'une
voix lente et profonde :

—Y en a pas beaucoup !

CHOSSES ET AUTRES

—Le nombre des employés du gouvernement, à Washington, est de 17,600.

—Il paraît que les servantes, au Japon, ne reçoivent que 50 cents par mois.

—Les pertes causées par les inondations, dans la Pennsylvanie, sont évaluées à \$5,000,000.

—Une maison anglaise a établi une manufacture de montres, au Japon. Les employés sont des japonais.

—On fait à présent à New-York des téléphones, qui fonctionnent très bien pour les distances d'un quart de mille au plus, et dont tout l'appareil revient à \$5 !

—Il y a dans le royaume d'Espagne 13,629 églises et cathédrales, 32,435 prêtres, 14,592 religieuses, 1,684 moines, et 11,202 couvents, monastères et autres maisons d'un caractère religieux.

—Le nouveau canon Gatling tire 3,120 coups à la minute. Muni d'un moteur électrique, il peut tirer 5,000 coups à la minute. De là, on peut se faire une idée des ravages que peut exercer cet engin destructeur sur une masse de combattants.

Le Royal nous donne cette semaine *The Octoroon*. Ce mélodrame est un des plus beaux succès de Dieu Boucicault. La mise en scène et les effets mécaniques employés dans l'interprétation intéresseront certainement le public.

LES ECHECS

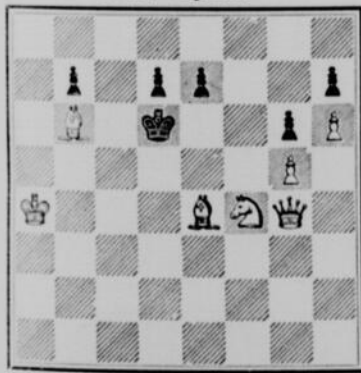
Parmi les nombreuses lettres de félicitations reçues par M. J. W. Shaw, à l'occasion de la publication de sa biographie et de son portrait, dans LE MONDE ILLUSTRÉ, il s'en trouve une tout à fait originale, d'un officier supérieur de Sa Majesté, ayant eu pendant de longues années le commandement d'un poste important au Canada, et maintenant en Angleterre.

Après avoir complimenté M. Shaw des victoires remportées dans l'arène échiquéenne, il termine ainsi : "Les remarques faites dans votre discours lors du banquet du Club d'Echecs Canadien-Français : *Les Echecs, messieurs, sont ma vie, ma femme!* m'ont beaucoup impressionné, et me rappellent une observation semblable que fit feu mon père, il y a quelques vingt-cinq ans. Apprenant que mon frère désirait se marier et le jugeant trop jeune pour entrer dans cet état, elle lui dit :

"—Mais, mon cher enfant, je te croyais marié à tes échecs et j'étais loin de penser que tu te serais décidé à prendre femme !"

PROBLEME No 157

Composé par M. Emile Pradignat
Noirs.—6 pièces



Blancs.—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLEME No 156

Blancs Noirs
1 D 4 CR 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.



James E. Nicholson.

Presque Incroyable

Mr. Jas. E. Nicholson, Florenceville, N. B., se débat pendant sept longues années avec

UN CANCER à la LÈVRE,

ET EST GUÉRI PAR LA

SALSEPAREILLE d'AYER.

Mr. Nicholson dit: "J'ai consulté des docteurs qui m'ont ordonné toutes sortes de choses, mais sans résultat; le cancer commença à

Ronger les Chairs,

et à s'étendre jusqu'au menton; et j'ai souffert le martyre pendant sept longues années. A la fin, je me décidai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. Au bout d'une semaine ou deux j'ai remarqué une

Amélioration Sensible.

Encouragé par ce résultat, j'ai continué et un mois après la plaie sous le menton commença à se guérir. Trois mois plus tard, la lèvre commença à se guérir et, après avoir pris de la Salsepareille d'Ayer pendant six mois, la dernière trace du cancer avait disparu."

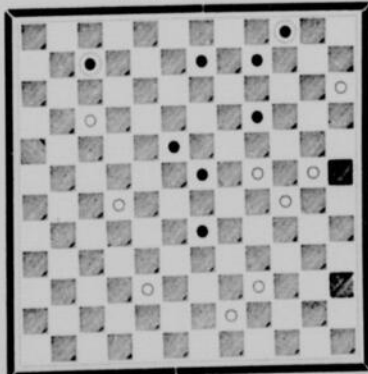
La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.
Les Pilules d'Ayer régulent les Intestins.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 144

Composé par M. J. Johnson, Montréal
Noirs.—8 pièces



Blancs.—9 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 142

Blancs Noirs		Blancs Noirs	
30	21	17	30
41	36	30	41
52	47	41	52
45	28	32	45
29	24	18	29
62	57	49	51
28	22	45	56
22	16	10	23
43	37	31	44
68	61	56	67
40	35	29	40
34	45	21	31
39	6	67	39
6	69	gagnent.	

Solutions justes par MM. Nap Brochu, Lévis; E. Jacques, Montréal.

— LA —

Banque Ville - Marie

AVIS est donné par le présent qu'un dividende de trois pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau principale de la Banque, le et après vendredi le premier juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 21 au 31 Mai, ces deux jours inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal de la Banque, mardi le 19 Juin prochain, à midi.

Par ordre du conseil de direction,
WM. WEIR, Président.
Montréal, 24 avril 1894.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues et publications. Ordres pour livres promptement exécutés

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(Block Barren)
VICTOR ROY, L. Z. GAUTHIER
Téléphone no 2113.

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE
4, Rue St-Laurent
Résidence privée :
156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.



PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address: MUNN & CO., New York, 361 BROADWAY.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

GARNITURES NOUVELLES

500 PIECES

—DE—

Magnifiques garnitures nouvelles viennent d'être reçues et sont offertes en vente aux prix de vente du déménagement, il suffit de voir ces garnitures pour faire l'achat de ces hautes nouveautés.

DENTELLES NOUVELLES

Nous pouvons dire sans crainte d'être contredits que nous avons en stock la plus grande importation de dentelles "point d'Irlande et Guipure" qu'il y ait à Montréal, le stock doit être vendu aux prix de vente du déménagement.

— VOYEZ-LES —

BRODERIES ET VOILES

Pour lère Communion

Votre choix sur notre stock entier de broderies et voiles de lère communion aux prix de vente du déménagement. Un assortiment d'au-delà de 150 dessins différents.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 2193

60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

17 Juin	Bons pour revenir jusqu'au 11 août	17
19 Juin	" " " " " " " " " " " "	8
6 Juin	" " " " " " " " " " " "	25
17 Juin	" " " " " " " " " " " "	15

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine	\$28.00
Reston	
Estavan	
Hinscarth	
Moosomia	
Regina	\$30.00
Mo-sejaw	
Yorkton	
Prince Albert	\$35.00
Calgary	
Red Deer	\$40.00
Edmonton	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.



DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

A LA

VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal

Cie GENERALE

— DES —

BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE COSMOS. — La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

345-0

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

CHOCOLAT MENIER



Est maintenant en vente partout dans les ETATS-UNIS ET AU CANADA il est servi à table pour remplacer

Le thé, le café ou le cocoa

Il est devenu presque universel, il nourit et fortifie

SERVI GLACE DURANT LES GRANDES CHALEURS

IL EST DELICIEUX ET RAFFRAICHISSANT

Demandez à l'Épicier

— LE — CHOCOLAT MENIER
Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Neuveau procédé américain pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger
Neuveau procédé pour plombage et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants
Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

P.S. — Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMBLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES de GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez GEO. TUCKER LE GUÉRISSEUR SAUVAGE 1875, STE-CATHERINE, Montréal - Prix 25c

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois et sans autre à la santé le DEVELOPPEMENT

— ET LA — Formate des Formes de la Poitrine CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$6

En vente dans toutes les pharmacies de premiers classes. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine

MONTRÉAL

— LA —

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENTE No 57
AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3 1/2 pour cent) sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après vendredi le premier Juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du dix-sept au trente et un Mai prochain inclusivement

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque à Montréal, mercredi le 20 Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau de Direction, A. DE MARTIGNY, Directeur Gérant

